

LE REGARD LITTÉRAIRE

MAURICE BLANCHOT  
JULIEN GRACQ  
J.-M.G. LE CLEZIO



Sur  
autréamont

EDITIONS  
COMPLEXE





# Sur Lautréamont

© Editions Complexe, 1987  
ISBN 2-87027-216-2  
Dépôt légal D 1638 1987 23

Maurice Blanchot  
Julien Gracq  
J.-M. G. Le Clézio

## Sur Lautréamont

*Le Regard Littéraire*

---

Editions Complexe



# Lautréamont toujours

par

Julien Gracq

Ce texte a été publié en préface  
aux *Chants de Maldoror*,  
aux Editions La Jeune Parque, en 1947.  
Il fut repris en introduction  
aux *Œuvres Complètes* de Lautréamont,  
à la librairie José Corti, en 1960.  
© José Corti.

Il y a une « voie royale » de la littérature française, dont les ronds-points étoilent les pages des manuels scolaires, et dont les poteaux indicateurs et les garde-barrières se nomment Boileau, Fontenelle, La Harpe, Villemain, Nisard, Taine, Brunetière, Valéry. « Empruntée » (on ne saurait dire plus sans introduire une grave confusion mentale) naguère, de temps à autre par quelques majestueux bolides de course, elle finit sous nos yeux en une piste mangée par l'herbe, où M. Robert Kemp s'essaie à jouer du bâton blanc pour un lot peu fourni d'assez réjouissantes guimbardes. À l'aspect d'une anémie si désolante, le soupçon s'empare de vous que le trafic a dû être dévié en amont à la suite de quelque accident bizarre: une mine? un pont écroulé sous la morsure patiente de ces termites qui préoccupèrent Salvador Dali et semblent faits pour rendre au moins une vigueur humoristique au proverbe: « Petites causes, grands effets? » Précisément. « N'avez-vous pas

remarqué la gracilité d'un joli grillon aux mouvements alertes, dans les égoûts de Paris? Il n'y a que celui-là: c'était Maldoror. » Cette erreur d'aiguillage majeure, pourquoi n'y pas retrouver entre autres, et peut-être plus qu'une autre, la main du grand dérailleur de la littérature moderne: on veut dire Lautréamont.

Cette « voie royale » était celle que s'était choisie très délibérément une littérature de parti pris. A l'origine de cette série d'œuvres si raisonnables, on ne souligne pas assez qu'il y a un choix (dont il n'a pas tenu à ses protagonistes qu'il ne devienne définitif) un choix mutilant, une inattention déclarée au « puéril revers des choses », une négation de la dialectique de la lumière et de l'ombre. Pour les tenants de la littérature raisonnable, il y eut un accent, qu'on ne peut pas ne pas croire passionnel (quand on me cite le fameux: « Aimez donc la raison », ce qui me frappe, ce n'est pas le ton patelin du bon apôtre, c'est cet impératif catégorique qui prétend se passer de justification), accent porté sur la mise en forme discursivement intelligible du monde, accent qui porte au plus haut degré, comme le soulignerait Jules Monnerot, le caractère d'une *valorisation* arbitraire accordée par des êtres à qui leur situation précaire de « condition humaine située et datée » était plus faiblement sensible sans doute qu'à aucun autre moment de l'histoire.

Ainsi se déterminait dans la première moitié du

## LAUTRÉAMONT TOUJOURS

XVIII<sup>e</sup> siècle, grâce à ce qui passe peut-être à tort pour l'influence de la philosophie cartésienne, un des points de rupture majeurs de la littérature française. Il est singulier, avec le recul qu'en dépit d'eux nous ne pouvons nous empêcher aujourd'hui de prendre, de voir quelle mauvaise foi insigne les historiens officiels mettent à fausser, par rapport à ce virage dangereux, toutes les perspectives. Des siècles de littérature médiévale, à un haut degré irrationnels, sont pour eux comme s'ils n'existaient pas, et tout est mis en œuvre, même par les moyens les plus cyniquement matériels (on songe au délabrement des études littéraires médiévales en France) pour accentuer au profit de la période des Lumières un déséquilibre qui se voudrait décisif. Cependant le ruban du temps se dévide, une époque sous nos yeux se ferme et bien malgré elle est invitée à « se ranger » et, non sans grincements de dents, à produire ses titres à la vie historique. N'échappe pas pour toujours qui veut à la condition généralement peu enviée de moyen âge.

L'insignifiance et la pauvreté de la littérature latine ne paraissent plus aujourd'hui, malgré le grand âge, des garants suffisants pour une tradition condamnée. Contre la culture, contre la pédagogie nées à l'ombre de cette littérature des Lumières, des attaques se font jour aujourd'hui, d'une violence et d'une liberté déconcertantes. Ces jours-ci, M. Brice Parain, dans un hebdomadaire, proposait que la

## JULIEN GRACQ

réforme de l'enseignement en France commençât par mettre le pied sur le cadavre de la dissertation en trois points. Un tel coup de pioche fait présager de terribles lézardes dans les œuvres vives de trois siècles de littérature oratoire et périodique. Il faut bien se rendre à l'évidence, et prendre ses distances: au lendemain de cette guerre, ce n'est plus le modeste phénomène Barrès qui « s'éloigne », c'est le grand siècle avec ses séquelles littéraires variées qui « s'éloigne » de nous, à toute vitesse, et pour longtemps. A la rupture toute formelle, et superficielle, on se plaît aujourd'hui à le reconnaître, que le romantisme passait pour avoir signifiée à la tradition classique, s'oppose à un siècle de distance une rupture moins verbeuse et moins fanfaronne mais cette fois une rupture *dans les profondeurs*.

L'avènement de la raison dans la littérature fut aussi celui de la bourgeoisie marchande, et ce n'est pas pure coïncidence si le mot en est venu alors à signifier accessoirement le panonceau d'une entreprise commerciale. Les « livres de raison » désignèrent à la haute époque indifféremment un recueil de proverbes ou un état de caisse. Il n'est pas question de nier que ce refoulement systématique des valeurs irrationnelles constitua historiquement un progrès, et sans doute la seule arme à longue portée qui permit à la bourgeoisie de réduire peu à peu l'obscurantisme religieux sur quoi faisaient fond ses ennemis. Rien ne saurait remplacer ici une analyse marxiste

## LAUTRÉAMONT TOUJOURS

dont la légitimité n'est pas à mettre en doute. Il est toutefois permis de remarquer que cette ère des Lumières apparaît beaucoup moins assurée d'elle-même, de ses possibilités et de sa durée, que ne le ferait penser une tradition littéraire qui la reflète, et dont on s'acharne à nous convaincre qu'elle est sans fissures. Elle apparaît en réalité soumise à un rythme régulier de pulsations, et à une diastole euphorique succède presque toujours, typiquement, une systole anxieuse. Diastole euphorique au XVI<sup>e</sup> siècle, dans le déchaînement orgiaque de la Renaissance, où se combinent d'ailleurs tant d'éléments, diastole encore qui couvre la plus grande partie du XVIII<sup>e</sup> siècle et le mouvement caractéristique de l'Encyclopédie. Systole par contre, et que marque une interrogation inquiète sur les possibilités finales des « Lumières », que le XVIII<sup>e</sup> siècle de Port-Royal, de Fénelon et de Mme Guyon, que le XIX<sup>e</sup> siècle du faux romantisme français et du romantisme infiniment plus troublant de l'Allemagne, symptômes encore passagers d'un état d'alarme. Ces témoignages d'une prescience de l'échec s'accompagnent chaque fois d'un retour impuissant — et cette fois vraiment *réactionnaire* — vers les formes les plus condamnées que l'irrationnel avait assumées dans la période antérieure. Ils n'en manifestent pas moins comme un symptôme que le contenu spirituel de la civilisation française est en état permanent de déséquilibre, et que le drame, larvé, mais que ne saurait nous dissimuler une façade

## JULIEN GRACQ

essentiellement théâtrale, de sa littérature depuis trois siècles est celui de l'irrationnel malheureux, de l'irrationnel honteux. Pendant trois siècles, la poésie française n'a vécu qu'au prix d'un état constant de camouflage, n'a échappé à la destruction que par ce subtil mimétisme qui condamne par exemple les vers de Racine à ne différer extérieurement que d'un cheveu des tirades de Voltaire. Pour le poète, avant de pouvoir dire *son* mot, il s'agit de payer tribut en monnaie marchande, en alexandrins non moins sonnants et trébuchants que syllogistiques, et le droit aux quelques vers merveilleux de la *Maison du Berger* s'achète encore pour un Vigny par beaucoup de « Bouteilles à la Mer ». Le cheveu long et hirsute, marqué à toutes fins utiles (il s'agit de l'isoler soigneusement, d'en faire jusque dans sa mise extérieure et sa mansarde un « asocial », un être en marge, un original aseptisé contre la contagion) de tous les attributs du ridicule bourgeois, le poète de l'âge de raison est le bouc émissaire honteux délégué avec des quolibets à la catharsis collective de l'irrationnel. Contre cette camisole de force que les mœurs bourgeoises passent au poète sous le nom ambigu (il sacre, mais surtout il isole) de « génie », s'élèvera un jour la revendication inflexible de Lautréamont: « La poésie doit être faite par tous. Non par un », revendication qui révèle chez lui le sens aigu de la nécessité d'une conquête de l'irrationnel, dépouillé de ses tabous et oripeaux sacrés;

## LAUTRÉAMONT TOUJOURS

conquête faite *en commun* et parallèle à l'affranchissement social collectif. « L'âge de raison », qui débute au XVI<sup>e</sup> siècle et s'apprête à se clore, sera considéré un jour par nos arrière-neveux avec ce même sentiment étouffant de malaise que continue à évoquer en nous l'expression de « moyen âge ». Mutilée dans l'œuvre des meilleurs de ses représentants, l'expression de l'homme qu'il tend à nous donner appelle forcément dans le tout-venant pédagogique qui s'y greffe le secours d'un appareil d'orthopédie voyant : les dissertations en trois points, les arpèges rhétoriques, les analyses formelles, mécanismes aussi difformes qu'inutiles, qui remplissent dans l'appréhension du monde par l'enfant l'office harmonieux d'un cautère appliqué sur une jambe de bois, et dont la vénération abjecte et délibérément entretenue apparaîtra plus tard comme une des hontes de notre époque.

Derrière ces oscillations spectaculaires dont nous avons parlé, et que la perspective historique officielle est payée pour amener sans cesse sur le devant de la scène, continue cependant à se manifester par de courtes et brûlantes poussées une croyance obstinée à la valeur de l'irrationnel. La Renaissance faiblissante lâche la bride à Luther. Les « hommes de Dieu », les saints de Cromwell règnent à Londres, la main posée sur un ouvrage qui le cède à peine en fraîcheur imprévue et en violence aux *Chants de Maldoror* et qui s'appelle la Bible. Les solitaires de

## JULIEN GRACQ

Port-Royal, auteurs de logiques et de jardins de racines grecques, finissent par mobiliser la foule parisienne — mais c'est par le canal des convulsionnaires de Saint-Médard. Cagliostro, Saint-Germain, comme plus tard Philippe et Raspoutine parent encore d'une moire d'incendie les derniers sursauts d'une caste pourrissante et condamnée. De nos jours, j'inviterais de même à considérer avec une attention particulière le refus très net du subconscient collectif d'envisager sous un angle raisonnable une découverte comme celle de la bombe atomique, refus où se manifeste une obscure *volonté* de revanche et l'exigence de quelque chose comme une porte de secours, donnât-elle sur le pire. Aucun de ces phénomènes aberrants qui ne se laisse certes plus ou moins aisément réduire en sa cause au déterminisme économique. Ce qui crée le malaise, c'est l'extraordinaire coefficient d'indétermination dont se charge à chaque fois le passage de la cause au phénomène. Et il s'en faut que le phénomène tel qu'il se manifeste concrètement n'ait pas par lui-même une valeur déterminante, une force à son tour terriblement corrosive. Ce qu'il y a eu dans toute cette époque de plus authentiquement révolutionnaire n'a jamais, semble-t-il, admis à fond l'avantage qu'il y avait à mettre de son côté les *forces obscures*. Celles-ci ont toujours invariablement joué en faveur des réactionnaires, peu scrupuleux pour la défense d'une cause perdue d'avance à faire flèche de tout